

LA MAISON OFER

Il y a du Goya chez Ofer. Mais me croira-t-on si je dis : cette parenté lui est assez douloureuse ? Cette douleur, elle s'annonce alors qu'il murmure : « La société, les hommes, je ne les aime pas », d'une voix douce — nous étions à la terrasse d'un café parisien. Le maître espagnol, lui, n'aimait guère les mœurs de son temps. Il y distinguait trop de folie, d'hypocrisie, de mascarades ; né dans un village simple, il souffrait de voir la vie livrée à des barbeaux vaniteux, aux superstitions, à l'Inquisition. Sourd mais « voyant ». Ce monde l'excède : il le dit dans ses estampes, ses noirs, intitulés *Caprices* et ceux-ci secouent notre torpeur. En ce sens, nous partageons le point de vue de son fidèle ami Cean Bermudez lorsqu'il note que Goya « était persuadé que la censure des erreurs et des vices humains pouvait être également confiée à la peinture. » C'est l'époque des derniers ressacs du siècle des lumières avant la montée de nouveaux cauchemars qui rendront les choses plus noires. C'est ce noir qu'Ofer visite, un noir comme sorti des estampes de Goya, et, alors, sa parenté au maître espagnol émerge.

Il avait pourtant commencé avec urbanité sa vie d'artiste. Etre un des plus jeunes élèves que l'Ecole des Beaux-arts de Paris ait jamais compté — il y entre à dix-sept ans — ça pose son homme. Mais, signe d'une prédestination, ce sont les animaux qui le fascinent, avec suffisamment de passion pour les peindre dans la splendeur de leur pelage, combattant, serpents bleus contre tigres jaunes, et, ensuite, tableaux faits, de les exposer avec succès en Europe. Quand soudain, tel un animal sauvage et las, le voilà qui disparaît.

Ne cherchez pas l'endroit sur les cartes : il s'installe dans un « trou » perdu, de 80 âmes, sur les bords du Rio Negro, en Amazonie, à Bacabal. On y parle le portugais et on y vit comme on peut ; d'après Ofer, comme on veut. Comme il voulait, sans patrimoine à protéger, sans maison à fermer à clé, sans rapports forcés de bon voisinage. C'est alors que ses « caprices » sortent de son esprit. Il dit : « Je suis convaincu que tous ces dessins ont travaillé dans ma tête en Amazonie. »

De novembre 2008 date le premier ; trois cents autres vont suivre. Il livre ce qu'il a « vu », sans rien dissimuler. D'où sortent ces squelettes truculents, effrontés qui dansent avec des femmes nues et potelées ? Ces funambules qui portent sur leurs têtes leurs malles, ou, à leur cou, leurs trousseau de clés ? Et ces crânes ouverts sur des précipices bordés de rayonnages de livres ? Et ces horloges qui ont pour aiguilles d'énormes ciseaux ? On dira de son esprit, certes, et ce sont comme des fantômes. Mais si c'était autre chose, quelque chose de nous-mêmes, de notre façon d'être et de vivre ; et qu'au fond, Ofer aurait su saisir nos mœurs à nous, nos désordres à nous, notre propre insensibilité — c'est ce que voudrait dire *ses* squelettes. Et si *ses* femmes rient, on les sent mal dans leur peau, excentriques, excédées. Seuls surnagent des lions austères, des chats. De ces derniers, Ofer vante la noblesse. Ce cœur brûlé aime à dormir avec eux. Il en aurait aujourd'hui une centaine.

Alors, voudrait-il nous faire réfléchir sur nous-mêmes ? Il dit : « Les dessins, c'est la seule manière de développer un langage. » Il aurait - du moins momentanément - abandonné la couleur pour rendre plus clair son langage. Il dit : « La raison dans certains cas est impuissante. » Goya, lui, avait envisagé de mettre en tête de sa série des *Caprices* la planche n°43 : « Le sommeil de la raison produit des monstres. » Sommes-nous des monstres ?

Nous ne répondrons pas, nous n'en avons pas le droit. Ofer, l'a-t-il ? Tout ce que je sais, c'est qu'il est né à Tel Aviv, en 1965, et qu'il a vécu où personne ne va.

Jean-Pierre Barou

AT OFER'S PLACE

There's something a bit Goya about Ofer. But would people believe me if I said : that this relationship is still quite distressfull ? This grief, becomes noticeable as he softly murmurs : « Society, mankind, I have no love for them », — we were sitting on the terrace of a « Parisian café ». The Spanish maestro, Goya, had very little respect for the morals of his time. He saw too much madness, hypocrisy and masquerades ; he himself, born in a small village, suffered seeing how life around him surrendered so easily to vain cretins, superstitions and the Inquisition. Deaf but « blaring ». This world exceeded him : he expresses this in his engravings and aquatinted etchings published in 1799 under the title « *Caprichos* » (Caprices) and these really do shake up our torpor. In a sense we are sharing the opinion of his loyal friend Cean Bermudez when he notes that Goya « was persuaded that the censure of human errors and vices could also apply to painting. » This is the epoch of the last backwashes of th « Century of Light » before the emergence of new nightmares which would paint an even darker world. It's this darkness that Ofer visits, a darkness which reaches out from Goya's etchings, thus revealing his intimate affiliation with the Spanish maestro.

He had however begun his life as an artist with urbanity. One of the youngest ever pupils to attend the « School of Fine Arts » in Paris - he entered at 17 years of age - his first steps to becoming a man. But, sign of predestination, it's the animal world which fascinates him, with a real passion to paint them in their full splendour of fur,skin or hide, depicting blue snakes struggling with yellow tigers, when once finished were successfully exhibited across Europe. Then suddenly, as if he was a wild and weary animal at bay, he disappears.

Don't try to find this place on a map : he settles himself in a « lost corner of the world », 80 souls in all, on the banks of the Rio Negro, in Amazonia, at Bacabal. Here we speak Portugese and get on with life as best we can ; or as Ofer says, as best we please. Just as he wished, with no possessions to protect, no need to lock the house, no « keeping the neighbours happy

obligations ». This is where his own « Caprices » are born. He says : « I'm convinced that all these drawings and creations were taking shape in my head in Amazonia. » From November 2008 date of the first sketch ; three hundred others would follow. He depicts what he has « seen » without hiding anything. Where do they come from, these colourful skeletons, brazenley dancing with plump naked ladies ? The tightrope walkers carrying their trunks on their heads, or their keys hanging from their necks ? Open skulls on an abyss of bookshelves ? And the clocks with scissors for hands ? We'd be inclined to say from his mind, his imagination, a pure fantasy. But what if there's something else ? Something of ourselves, of our way of being and of life. Deep down, Ofer has managed to seize our very own morals, our confusions, our insensitiveness - it's this that his skeletons are telling us. His women laugh, we can feel their unease, something beyond excentricity. Alone only the austere lions or cats stay afloat. Of these Ofer praises their nobility. This burning heart loves to sleep with them. Today he has more than a hundred examples.

So, does he wish us to look at ourselves ? He says « These drawings are the only way to develop a language. » He has - at least for the moment - abandoned colour to make his language more clear. He says : « Reason in certain cases is powerless » Goya, himself, thought to place at the head of his series Caprices the design n°43 « The sleep of reason produces monsters. » Are we monsters ?

We are not going to reply to that, we do not have the right. Ofer, does he ? All I know, is that he was born in Tel Aviv, in 1965, and he has lived where no one else goes.

Jean-Pierre Barou